

des compensations. On avait la magie et l'astrologie, toujours interdites par les lois, mais toujours populaires. Lucien qui ne croit à rien, croit à l'astrologie. Le stoïcisme en fait un dogme. Seul, Calvisius Taurus ou Favorin, causant après souper, ose le contester; mais encore son disciple Aulu-Gelle suppose-t-il que c'est un pur jeu d'esprit; son maître n'a pu penser sérieusement une telle énormité<sup>1</sup>. Quant à la magie, Apulée, accusé de sortilège, ne prend nullement la chose en plaisanterie, et parle de la magie comme d'une science qu'il ignore et dont il s'absent, mais comme d'une science<sup>2</sup>.

Pour le surnaturel licite, celui des temples et des dieux, on avait un zèle presque égal. Le progrès de la civilisation permettait même d'ajouter aux dieux anciens des dieux nouveaux, aux dieux indigènes des dieux exotiques<sup>3</sup>, aux dieux de l'Occident surtout les dieux plus mystérieux de l'Orient. J'ai dit ailleurs ce qu'était ce cosmopolitisme religieux par suite duquel les rites de chaque peuple étaient devenus à peu près les rites de tous les peuples<sup>4</sup>. Mais cette

<sup>1</sup> Lucien, *de Astrologia*. Ostentandi gratia ingenii an quod ita serio, iudicaret; Aulu-Gell., XIV, 1.

<sup>2</sup> Apulée, in *Apol.* Remarquez que l'accusateur est esprit fort. Apulée le lui reproche; mais cet esprit fort n'en prend pas moins la magie au sérieux. Un fait de magie cité par Pausanias qui l'a vu de ses yeux. V, 27. Voy. encore, sur la néromancie, Lucien, *Necyom.*, p. 159; S. Justin, *Apol.*, I, 18.

<sup>3</sup> Aussi, dans l'assemblée des dieux, Mercure est-il fort embarrassé dans ses fonctions de héraut. Ces dieux sont gaulois, thraces, scythes, et lui, ne sait que le grec. Lucien, *Jupiter tragædus*, p. 685. — Les dieux arrivent avec les costumes les plus étranges, Mithra avec sa tiare persique, et ne comprenant pas un mot de ce qui se dit (*Concilium deorum*, p. 1098). Arrêt comique rendu par cette assemblée, p. 110. Ailleurs Jupiter se plaint de qu'Atlys et Bendès sont d'or, tandis que les dieux grecs sont de pierre ou de bronze. *Jup. tragæd.*, p. 685.

<sup>4</sup> Voy. *les Césars*, *Tableau*, etc., t. II, ch. 1, § 2; t. III, p. 19, chap. II, § 1, p. 49; § 2, p. 58. *Rome et la Judée*, ch. XIX, p. 477, 491; et ci-dessus, t. II, p. 441.

importation se faisait surtout d'Orient en Occident. L'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure ne révéraient guère les dieux romains, si ce n'est à titre officiel et comme les dieux de la nation souveraine. Mais, dans la Grèce, réputée si jalouse de ses temples et de ses dieux, Pausanias nous montre sans cesse des autels dressés aux divinités de l'Égypte et de la Syrie<sup>1</sup>. Mais Rome, mais l'Italie, mais après Rome et l'Italie tout l'Occident, nous révèlent à chaque pas des inscriptions en l'honneur d'Isis, d'Osiris, de Sérapis, d'Ammon, de la Bonne Déesse, d'Astarté, d'Adonis. Partout les prêtres de la déesse Syrienne, qu'on la nomme Diane, Bellone, Astarté, Atergatis, colportent leur idole dans les campagnes, et s'en vont, vêtus de noir, le visage barbouillé, les paupières peintes, chantant, dansant, hurlant, tourbillonnant, se flagellant, se mordant les membres, se tailladant les bras, teignant le sol de leur sang et le donnant à boire à titre de breuvage consacré, fanatiques comme les derviches tourneurs, et comme eux mendiants, mais mendiant au nom de leur déesse<sup>2</sup>. Le monde romain est tout entier aux pieds de la Diane d'Éphèse, « ce lieu, dit Pausanias, où la manifestation de la divinité est plus sensible qu'en nul autre<sup>3</sup>. » Le monde romain est tout entier aux pieds de la statue de Memnon; et du siècle des Antonins surtout datent ces inscriptions dans lesquelles des centurions, des préfets, des empereurs, des impératrices attestent qu'ils ont entendu le chant du dieu au lever du soleil<sup>4</sup>. Le monde

<sup>1</sup> II, 4, 20, 32, 34, IV, 31, 32, V, 15, VII, 17, 26, IX, 16, X, 52.

<sup>2</sup> Apulée, *Metamorph.*, IV. Sur le temple d'Hercule à Tyr, d'Astarté à Sidon, de la déesse Syrienne à Hiéropolis, sur les détails de sa tradition et de son culte, voy. Lucien, *de Dea Syra*.

<sup>3</sup> *Tò ἐπιπέρας τοῦ Θεοῦ*, IV, 52.

<sup>4</sup> Inscriptions memnoniennes : sous Néron (66) deux centurions; sous



romain tout entier commence à aller à la mystérieuse caverne de Mithra; ce culte secret adressé au soleil se répand de la Perse dans tout l'empire; au siècle suivant il sera dans toute sa gloire; il ne fera pas oublier, mais il découronnera, ou peu s'en faut, les dieux de l'Égypte<sup>1</sup>.

Mais la dévotion païenne, au moins celle d'alors, était surtout une dévotion dormante. Les prodiges éveillés étaient rares; les dieux se révélaient surtout par des songes. Tous les conseils et tous les remèdes arrivaient par la porte d'ivoire. Les oracles parlaient aux dormeurs. « Le songe vient de Jupiter » (Καὶ γὰρ τὸ ὄναρ ἐκ Διὸς ἔσται), disaient les poètes, les philosophes et tout le monde. Un songe donnait à Marc Aurèle le remède de ses maux; un songe avertissait Pausanias de faire les secrets de la Cérés d'Athènes; un autre commandait un livre à l'athée Pline, à l'incrédule Lucien; un autre donnait à Fronton un spécifique contre la goutte. Des songes imposaient à Aristide, songeur perpétuel, trois ou quatre de ses inutiles harangues. Un athlète, dévot à Esculape, recevait en rêve, de ce dieu qui se mêlait de tout, une recette pour terrasser<sup>2</sup>

Domitien (81), la femme du préfet, (95) le préfet lui-même; une autre sous Trajan; plusieurs sous Hadrien en 126, 124, 122, (lui et sa femme Sabine). Voy. Strabon, XIII; Juvénal; Pausanias, I, 42. — Memnon rendait même des oracles. Lucien, *Philopseudes*, p. 842.

<sup>1</sup> Il y a déjà, du temps dont nous parlons, des inscriptions mithriaques, quoiqu'elles abondent surtout au quatrième siècle. Deux inscriptions mithriaques du temps de Marc Aurèle, dont l'une à Rochester (Henzen, 5845-5855). — Sur le culte de Mithra, voy. entre autres Orig., *Contra Cels.*, VI, 22; Tert., *de Corona*, 15; tauroboles, en l'honneur de la Bonne Déesse ou des divinités qui lui étaient assimilées du temps d'Hadrien, en 155, 602 à Naples (Mommsen); à Tournay (Orelli, 2522); en 160, à Lyon (Millin, *Voyage dans le Midi*); monument de l'an 177 (Orelli, 5015).

<sup>2</sup> Pausan., I, 14-58; Pline, *Ep.*, III, 5; Lucien, *Macrob.*, in princip., p. 911; M. Aur., I, 17; Fronton, *de Feriis alsiens.*, p. 192; Aristide, *Orat.*, II in *Minerva*, VI in *Esculap.*, VII in *Aselep.*, XV ad *Cyzic.*

son adversaire. Plusieurs temples étaient ouverts seulement à ceux que le dieu y avait appelés par un songe<sup>4</sup>. Dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, après la purification et le sacrifice, on s'étendait la nuit sur la peau du bélier immolé; on y rêvait comme de juste et le lendemain on demandait au prêtre l'explication de ce rêve<sup>2</sup>. Car le songe, habituellement obscur, n'était rien sans l'explication, et l'interprète venait après le dieu. C'était un métier populaire que celui d'interprète des songes, mais c'était en même temps une grande science. Il y avait des interprètes à quatre oboles<sup>3</sup>, mais il y avait aussi des écrivains sérieux comme Artémidore<sup>4</sup>, qui, après des années de lectures et de voyages, avait résumé cette science en cinq livres, dont quatre nous restent, monuments de la puérilité antique. Ce sont les miracles du vrai Dieu qui s'opèrent debout, en plein jour, en plein réveil, en pleine raison: le surnaturel païen a besoin de la nuit, du sommeil, du rêve, il n'est puissant que sur l'homme endormi. Il lui faut le silence de la raison et l'inertie de la volonté, pour qu'il trouve passage et opère son miracle. Cette thaumaturgie dormante était bien le fait de ces peuples « assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

Du reste, les formes de cette superstition étaient innombrables. Elles variaient, non pas seulement selon les contrées et les peuples, mais selon les hommes, selon la nature, le goût, les caprices de chacun; je ne dis pas selon ses

<sup>1</sup> Le temple d'Isis à Tithorée. Paus., X, 52.

<sup>2</sup> Pausan., I, 55.

<sup>3</sup> Lucien, *Epistolæ saturnales*, p. 1050.

<sup>4</sup> Artémidore était né à Ephèse, mais se faisait appeler Daldien, parce que sa mère était née à Daldis en Lydie. Il parut aux jeux célébrés à la mort d'Hadrien, et a dû vivre sous Antonin et Marc Aurèle. V. son ouvrage, I, 28; III, 67; Suidas, in *Αρτεμιδ.*



idées; car le paganisme n'était ni idée ni doctrine, pas plus qu'il n'était unité. C'était un besoin, ou une passion, ou une manie, plus qu'une religion; dans laquelle chacun allait plus loin ou reculait davantage, prenait ceci et laissait cela, pratiquait tel rite et méprisait tel autre. Les degrés étaient infinis, comme les différences des âmes sont infinies.

La littérature au temps de Marc Aurèle nous montre quelques-uns de ces degrés, mais tous, si je ne me trompe, empreints d'une nuance de superstition plus forte qu'on ne l'eût trouvée aux époques précédentes.

Voici par exemple un voyageur et un géographe, Pausanias. Si nous lui cherchons un prédécesseur qui nous soit connu, nous trouvons, cent cinquante ans avant lui, Strabon. Mais Strabon était un esprit fort, un sceptique, qui tenait pour une supercherie grossière le miracle de la statue de Memnon, qui parlait du déclin des oracles sans en paraître autrement affligé, qui au contraire avait une certaine inclination vers les Juifs et une certaine approbation de leurs idées. Pausanias est un tout autre homme. C'est un homme qui ne manque ni de bon sens ni de bonne foi, mais qui croit ou au moins voudrait croire à ses dieux. Dans sa jeunesse, sous Antonin, lorsqu'il écrivait ses premiers livres, il avait quelque peine à écarter tout scepticisme; il ne croyait pas à toutes les prophéties; il admettait que « le peuple se plaît naturellement à ce qui a une apparence de merveilleux et s'en laisse difficilement désabuser; » il n'acceptait encore d'oracles que ceux d'Apollon, consacrés par toute l'antiquité<sup>1</sup>. » Mais avec le temps, il a fait des progrès. Dans

<sup>1</sup> I, 54.— Pausanias a écrit son premier livre sous Hadrien, avant l'adoption d'Antonin. Il écrit le cinquième en 174, c'est-à-dire sous Marc Aurèle, le huitième également sous Marc Aurèle (VIII, 9, 43).

ses derniers livres, écrits sous Marc Aurèle et après la recrudescence de la superstition publique, sa foi est devenue autrement absolue. Il veut croire à toutes les fables qu'il trouvait autrefois ridicules. Si elles sont par trop inadmissibles dans le sens littéral, il se persuade que, sous cette enveloppe grossière, les sages de la Grèce ont voilé d'importantes vérités (vérités bien utiles lorsqu'elles sont ainsi cachées!); et, en tout cas, dit-il, « lorsqu'il s'agit des dieux, il faut s'en tenir à ce qui est établi et parler comme le commun des hommes<sup>1</sup>. » L'intention est donc chez lui excellente. C'est plaisir de voir avec quel sang-froid et quel sérieux il discute sur les questions érudites de la mythologie, sur l'âge d'Hercule, sur la généalogie des Atrides, comme nous discuterions sur l'âge de Louis XIV et sur la généalogie des Bourbons. Il admet tout dans le passé, parce que, le passé, il n'a heureusement pas à le contrôler et l'a reçu tout cacheté par la tradition. Mais un miracle du temps présent! Pausanias est honnête homme et ne veut pas mentir: il est obligé de convenir que de son temps la vertu divine a diminué; qu'il n'y a plus de prophétesse ni de sibylle, et qu'il n'y en aura probablement plus; qu'il y a beaucoup moins d'oracles; que les hommes sont rarement changés en loups, ce qui était autrefois chose très-facile; que la fontaine merveilleuse dans laquelle on voyait jadis se peindre des ports et des cités est ternie et ne rend plus à celui qui la regarde que le reflet de sa propre figure<sup>2</sup>. On lui raconte, il est vrai, bien des merveilles, il les répète fidèlement; mais il ne les a pas vues, il n'affirme pas; il dit qu'on lui a dit.

<sup>1</sup> VIII, 8.

<sup>2</sup> I, 42.



Mais en revanche il y a des faits qu'il affirme. Beaucoup, il est vrai, ne passent pas la capacité d'un prestidigitateur médiocre. C'est d'abord le miracle de la statue de Memnon. C'est le mage de l'Orient qui met le bois sur l'autel, et, après qu'il a pris sa tiare et lu quelques invocations en langue barbare, le feu s'allume de lui-même et donne une flamme très-claire<sup>1</sup>. Ce sont les bouteilles vides déposées dans le temple de Bacchus et qui le lendemain se retrouvent pleines de vin; encore ici Pausanias n'a pas été témoin oculaire et il se permet de douter<sup>2</sup>. Ce sont quelques guérisons opérées par Esculape ou par d'autres dieux, à Pellène, à Coroné, à Saurium, à Orope. En tout Pausanias ne demande pas mieux que d'attester la présence des dieux sur la terre, mais il est clair qu'à son gré elle n'est pas assez fréquente, et que les dieux lésinent trop les prodiges.

Continuons les mêmes rapprochements. Au temps de Trajan, nous nous sommes arrêtés, non sans quelque prédilection, sur l'illustre rhéteur d'alors, Dion Chrysostome. Dion Chrysostome était un rhéteur et participait sans doute à ce qu'il y avait de futile dans le métier de rhéteur: mais ce rhéteur avait su élever sa rhétorique à l'état de puissance politique; ce rhéteur se permettait d'avoir des idées, de sortir des lieux communs, d'émettre des paradoxes, de rêver des utopies, de croire à la possibilité d'un monde meilleur. Sous Marc Aurèle, nous avons aussi un rhéteur qu'on appelle Aristide, mais un pur rhéteur, le phrasier le plus banal, le plus inutile, le plus mythologique, le plus stérilement laudatif qu'il soit possible d'imaginer, quoiqu'il fasse le désespoir d'Hérode Atticus et qu'on l'ap-

<sup>1</sup> V, 27.

<sup>2</sup> VI, 26.

pelle le premier des Grecs<sup>1</sup>. Mais de plus, c'est un malade, et, par suite de sa maladie et de son désir de guérir, c'est un illuminé, un halluciné, un adepte. Grâce à la peste, le grand dieu de ce temps-là était Esculape. La dévotion, toute corporelle et toute grossière, courait de préférence aux autels du dieu médecin. Ses sanctuaires à Épidaure, à Eos, à Tricca, à Pellène, étaient encombrés de malades et de cadeaux<sup>2</sup>. Pergame surtout était pour ces dévots tout terrestres ce qu'est la Mecque pour les musulmans, ou même Jérusalem pour les chrétiens; le *salut* pour les Romains c'est la *santé*. Quand on avait fait ensemble le pèlerinage de Pergame, on avait contracté l'un avec l'autre un lien plus étroit que toute autre association, tout autre voyage n'eût pu le faire. Il est assez clair qu'une médecine humaine, plus ou moins habile, était pratiquée là sous le couvert du dieu. Le malade passait la nuit dans le temple; il y rêvait, il y voyait parfois le dieu en personne, qui entendait sa consultation et lui donnait son ordonnance. Cela touche de bien près au magnétisme moderne. Le magnétisme esculapien avait, lui aussi, ses désagréments: on ne se gênait pas toujours pour insulter le dieu: « Tu me traites comme si j'étais bœuf, » disait un rhéteur gourmet à Esculape qui lui conseillait l'eau claire pour se guérir de la goutte<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> D'après quelques inscriptions gréco-égyptiennes et d'autres indications, Aristide serait né en 117, il aurait parcouru l'Égypte de 145 à 146, Héliodore rhéteur étant préfet d'Égypte. En 165, il fait l'éloge de Cyrène; en 177, tremblement de terre de Smyrne, au sujet duquel il fait une harangue; il meurt en 186 ou 187. (Voy. Philostrate, *Vita soph.*; M. Letronne, *Recueil d'inscriptions.*)

<sup>2</sup> Sur le temple d'Épidaure, Pausan., II, 16, 29, X, 52.

<sup>3</sup> Aristide (*de Concordia apud Asianos*) a été guéri vingt fois par Esculape. Le rhéteur Antiochus l'a été aussi (*Philost., Sophist.*, II, 4, § 1). Celse



Esculape devait bien être le dieu d'un malade, réel ou imaginaire, aussi distingué qu'Aristide. Aristide est voué à Esculape comme, dans Molière, Argante l'est à son médecin. Esculape le gouverne, au moyen de rêves fort obscurs, à travers lesquels il faut démêler, tant bien que mal, dans les inspirations du dieu, l'ordonnance du médecin. Esculape le met à la diète, le prive de bains, lui ordonne des remèdes et des remèdes de tout genre. (Memnon cependant intervient une fois pour lui ordonner un de ces remèdes que Molière seul osait nommer.) Esculape lui ordonne surtout des bains froids, peu de vêtements, de longues nuits passées au temple. Esculape le fait partir, s'arrêter, séjourner, étudier, déclamer, faire des vers. Le pauvre malade, pour obéir à son dieu, passe sa vie en de continuel voyages, fort inquiet du froid, de la pluie, des mouches, des villages sans auberge, des hôteliers qui n'ouvrent pas leur porte, de son esclave qu'il perd en route. Il raconte comme il digère mal, comment il a des catarrhes, comment il ne dort chaque nuit que juste le temps de rêver pour communiquer avec son dieu, comment son dieu le soulage un peu, comment il retombe ensuite; et cela pendant dix années au moins. Cette guérison ne fut pas facile, et il faut qu'Esculape ait tenu beaucoup à conserver à la Grèce la belle voix et l'utile éloquence d'Aristide. Les Parques, à ce qu'il paraît, voulaient absolument quelque victime: Esculape leur donna, à la place d'Ar-

parle de beaucoup de guérisons (*apud Orig.*, III, 5). — Quatre guérisons sous l'empereur Antonin (lequel?), d'après une inscription (Gruter, 71). Voy. Élien, *des Animaux*, XI, 34, 35; sur Pellène, Pausan., VII, cap. ult.

Bien d'autres dieux encore se mêlaient de guérir. Sérapis (Strabon, XVII), Amphiaraüs (Paus., I, 34), Apollon, (*idem*, IV, 34), les nymphes de Samicon (*idem*, V, 5).

tide, un fils et une fille de sa nourrice; et c'est au prix de ce double trépas que le dieu acheta le pouvoir de guérir son malade. Aristide donc, guéri ou croyant l'être (car il parlera encore de bien des maux et de bien des guérisons), demeure plus zélé que jamais pour son dieu: il lui fait bâtir des temples, il en devient le prêtre; il ne l'appelle pas autrement que son dieu sauveur; il le consulte sur toute chose, toujours par des rêves; sa vie, dormant ou éveillé, est un rêve permanent. Un certain Epagathus, son père nourricier, qui a, lui aussi, de lumineux entretiens avec les dieux, apprend dans ses rêves de longs oracles en vers qu'il récite le lendemain et qui ne manquent jamais de se vérifier.

Au bout de quelque temps, Aristide arrive au plus haut degré du mysticisme. Son dieu lui apparaît, toujours en rêve, sous une forme lumineuse, lui ordonne de « s'élever au-dessus des habitudes humaines et de vivre d'une vie toute divine<sup>1</sup>: » tout cela à cette seule fin de devenir rhéteur encore plus habile, et de traiter, au milieu des applaudissements du peuple, des sujets de harangue intéressants et nouveaux, comme la mort de Darius ou la victoire d'Alexandre. Car remarquez que cette piété hypocondriaque n'a rien à faire avec ce qui est vertu et moralité. Les dieux récompensent Aristide de sa dévotion envers eux; Aristide en les servant gagne la santé (si tant est qu'il soit guéri) et la gloire (la gloire au moins de la rhétorique). Mais de sa vertu comme titre à l'amitié des dieux, ou comme prix de son zèle pour leur service, pas un mot. Voilà le rhéteur d'alors et la manière, je ne dirai pas, dont il comprend les

<sup>1</sup> *Σαφίστατα ὑπὸ τῶν θεῶν*. Voy., sur tout ceci, les *Sacri sermones* d'Aristide, qui ne sont que la longue histoire de ses maladies et de ses dévotions.



besoins de son siècle, mais dont il participe à ses pusillanimités et à ses faiblesses.

Maintenant, à la place de Plutarque sous Trajan, et je peux ajouter à la place de Maxime de Tyr sous Antonin, supérieur à Plutarque, sinon par la science, du moins par l'élevation des idées et du langage, qui trouverons-nous sous Marc Aurèle? Plutarque, on se le rappelle, et Maxime de Tyr étaient deux païens, cherchant à relever, à justifier et à réformer le paganisme, acceptant les fables et les rites, mais les expliquant, les ramenant même à l'unité divine, et demandant à Platon et à Pythagore une doctrine religieuse qui ne démentit pas la tradition et que la raison cependant ne désavouât pas.

Leur successeur, parmi les écrivains qui nous sont restés de la dernière moitié de ce siècle, c'est évidemment l'Africain Apulée; c'est un écrivain curieux et qui n'est pas sans mérite<sup>1</sup>. Platonicien autant que personne, il reproduit la théorie des démons telle que nous l'ont donnée Plutarque et Maxime de Tyr. Il est au moins aussi explicite qu'eux sur l'unité divine, sur cette « cause première, raison suprême, origine essentielle de toute chose, père souverain des intelligences, conservateur éternel des êtres,

<sup>1</sup> Le temps me manquerait pour analyser les idées philosophiques d'Apulée et des platoniciens de son époque. Je rappelle seulement plusieurs passages sur l'immortalité de l'âme (*Metam.*, XI, *in princ.*). Aristide est dans les mêmes sentiments (*Orat.* II, *in Eteon.*). Pausanias est beaucoup moins croyant qu'eux (III, 36, IV, 32). Mais, sur ce sujet, rien n'est plus remarquable que Fronton pleurant son petit-fils. Il y a là un cri de l'âme qui se fait entendre malgré le vague désespérant des idées païennes. Les philosophes ont rarement un langage aussi vrai. Il n'y a rien de pareil dans Marc Aurèle. (Front., *ad M. Anton., de nepote amisso*, 2.)

Sur l'unité de Dieu, j'ai cité Aristide. *Orat.*, I *in Jovem*; II *in Minervam*. Comment la foi à l'âme immortelle et le culte des morts s'unissaient au culte des démons. Apulée, *de Deo Socratis*; Max. Tyr., *Dissert.* XXVI.

ouvrier assidu de ce monde qu'il a fait, mais ouvrier sans fatigue, conservateur sans inquiétude, père sans avoir engendré, indépendant des lieux, des temps, des événements. » Le platonisme a même grandi en venant à lui; le platonisme a appelé à lui les imaginations ardentes, les esprits poétiques; il est devenu presque une religion. Apulée, accusé devant le proconsul d'Afrique, parle de Platon comme d'un législateur presque divin et dont les moindres préceptes sont une loi pour lui.

Mais le platonisme d'Apulée est une religion secrète. S'il est pour les initiés plein de lumière, de joie, de sérénité, il n'a pour les profanes que ténèbres, tristesses, larves, fantômes. S'il parle du Dieu un, il en parle en termes mystérieux. « Maxime (le proconsul, platonicien lui-même) n'ignore pas qui est celui que Platon et non pas moi a appelé *Basileus* (roi)..., concevable pour un petit nombre d'hommes, ineffable pour tous. Mais toi, Émilien, si tu me demandes quel est ce roi, je ne le dirai point. Si même le proconsul veut me forcer à dire quel est le Dieu que j'adore, je garderai le silence. » Il n'y avait donc là rien pour le peuple, rien pour le vulgaire. La vérité universelle et éternelle était emprisonnée dans le cercle d'un petit nombre d'initiés.

Et de plus le platonisme au temps d'Apulée se perd dans les rêves. La doctrine de Pythagore ou attribuée à Pythagore, déjà parente de celle de Platon et que ce siècle en rapprochait encore, y mêlait la chimérique philosophie des nombres, la dangereuse théologie des devins. J'ai montré comment Apollonius l'avait poussée dans cette voie. De plus l'alliance avec les cultes de l'Orient, si populaires depuis la chute de Néron, achevait encore d'entacher le platonisme. C'était